

Cadrages médiatiques et logiques commémoratives du discours à propos de sciences : musées, télévision et radioactivité

Joëlle Le Marec et Igor Babou¹

L'année 1996 marqua une double commémoration : celle des 100 ans de la découverte de la radioactivité et celle des 10 ans de la catastrophe de Tchernobyl. C'est pour le chercheur une occasion commode d'observer comment se met en place l'ensemble des médiations qui organisent un certain type de rapport entre sciences et société à une époque donnée. Dans les deux cas, les faits se sont déroulés dans le passé et les événements ne sont plus d'actualité. En revanche, c'est la commémoration des événements eux-mêmes qui va nous intéresser, commémoration pour laquelle différents médias vont constituer la référence au réel ou à la science de manière bien spécifique².

Sur ces questions, on observe une double dynamique de la recherche en sciences humaines et sociales. Les travaux sont, d'une part, orientés vers la prise en compte d'un nombre croissant de dimensions d'analyse³. La mise au jour de la multiplicité des médiations sociologiques, sémiotiques et techniques qui constituent les phénomènes de circulation des savoirs et des discours à propos de science est une tendance de fond perceptible tant en sociologie des sciences qu'en linguistique ou en

1. Les auteurs sont professeurs à l'École normale supérieure Lettres et Sciences humaines, et rattachés au laboratoire « Communication, culture et société », Lyon. Courriel : igor.babou@wanadoo.fr

2. Les termes « commémoration » et « célébration » sont utilisés indistinctement dans les documents d'archives que nous avons pu consulter au sujet des festivités du centenaire. Nous n'utiliserons ici que le terme de « commémoration ».

3. Analyses linguistiques « travaillées » par les processus sociaux avec, par exemple, le passage d'une linguistique phrastique à une linguistique du discours (Moirand, 2005), analyses sociologiques et communicationnelles attentives aux dispositifs et aux contenus.

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

sciences de la communication. Il s'agit de tenir compte du fait que les médias s'inscrivent dans des champs de concurrence et de coprésence, parfois d'intertextualité, dont sont conscients à la fois les milieux professionnels et les publics (Le Marec, 1996). C'est pourquoi les perspectives comparatistes nous paraissent aujourd'hui très heuristiques. Au sein de ces processus complexes opèrent des relations de légitimation et de dépendance à la fois dans le champ médiatique et par rapport à d'autres champs sociaux. D'autre part, les travaux sur les relations entre sciences et médias sont sous-tendus par la reconnaissance de l'autonomie de ce qu'on n'appelle plus « vulgarisation » mais « discours médiatique à propos de sciences », signifiant par là l'abandon d'une volonté souvent normative de mesurer un écart entre des discours sociaux et des savoirs scientifiques constitués en référence.

Les trente dernières années ont vu se développer, principalement en sciences de la communication, une conception de la « vulgarisation » comme production culturelle autonome⁴. C'est dans ce contexte que l'analyse des médias peut nous éclairer sur la nature et les évolutions des représentations sociales. La notion de représentation sociale, telle qu'elle a été proposée et développée par Moscovici (1961), nous impose de tirer toutes les conséquences de la nature absolument sociale des discours, et symétriquement de la nature discursive des représentations. Les représentations sociales sont encore trop souvent analysées comme des contenus mentaux alors qu'elles relèvent pour nous d'une perspective communicationnelle. Les discours, images et sons diffusés par les médias dans l'espace public font partie d'un processus général de mise en forme et en circulation de représentations. Pour autant, ce serait une erreur de considérer les médias comme des émanations spontanées du social : en effet, il s'agit d'institutions, d'organisations économiques et professionnelles, porteuses de valeurs et d'attitudes propres qui ne se confondent pas forcément avec les valeurs et attitudes de la société en général (pour peu qu'un discours de généralité tenu sur le social ait un sens). C'est à l'articulation de l'individuel et du social, et entre analyse sémiotique et sociologique, que se situe aujourd'hui le point focal des recherches sur les relations entre sciences, médias et société. C'est pourquoi la communauté des chercheurs travaillant dans le champ « Sciences, technologies et société » regroupe depuis les années 1970 des chercheurs issus de la didactique, de la sociologie, de la linguistique, de l'histoire et de la

4. S'inscrivent en particulier dans cette perspective Jeanneret (1994) et Fouquier et Véron (1986). En ce qui concerne la couverture médiatique d'un événement lié au nucléaire, voir Véron (1981).

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

philosophie des sciences ainsi que des sciences de l'information et de la communication. Disons-le clairement : il n'existe pas de cadre disciplinaire unifié pour traiter de ces relations⁵.

Cependant, les concepts que nous mobiliserons dans le cadre de cet article font partie des outils classiques de l'analyse des discours médiatiques : médias, énonciation, discours. Nous renvoyons pour cela à des auteurs comme Véron (1981 et 1983) et Davallon (1992) pour la notion de « média », Benveniste (1974), Véron (1983, 1984 et 1986) et Foucault (1969 et 1971) pour celle d'« énonciation » et de nouveau Véron (1987) et Foucault (1969 et 1971) pour la notion de « discours ». Dans ce contexte théorique, notre démarche s'apparente à celle de l'analyse de discours dans la mesure où elle cherche à élucider les conditions de production (Séguin, 1994)⁶ des discours médiatiques, les cadres (institutionnels, idéologiques, historiques, etc.) dans lesquels ces derniers se déploient.

Sans entrer dans le détail de chacune de ces notions, précisons toutefois que la notion de « média » est conceptualisée depuis Véron et Davallon comme un dispositif à la fois social et technique qui organise des rapports entre des acteurs de la production, qui met des langages en circulation dans l'espace public et qui propose une relation entre un public, ces langages et la sphère de la production. Cette conception des médias comme dispositifs socio-sémiotiques a fortement développé l'attention à la dimension symbolique des phénomènes de communication qu'ils mettent en forme. Qu'il s'agisse de la notion de média ou de celle de commémoration, on a dans les deux cas affaire à des formations tant matérielles que sociales et discursives, qui, à des échelles temporelles toutes différentes, sont susceptibles d'une analyse en termes de médiation symbolique⁷. Le traitement médiatique d'une commémoration amplifie la visibilité de ces médiations qui révèlent et constituent la représentation

5. Ce constat était déjà partagé par les chercheurs intervenant dans le premier programme « STS » du CNRS qui a donné lieu à l'édition des *Cahiers S.T.S* de 1984 à 1986, même si l'origine de cette thématique remonte aux années 1970 en France et aux années 1960 dans les pays anglo-saxons. Fait révélateur de cette absence assumée de cadre disciplinaire unifié, le titre programmatique du premier numéro des *Cahiers S.T.S* était « Indisciplines ». Voir *Cahiers S.T.S*, n° 1 « Indisciplines », Paris, Éditions du CNRS, 1984.

6. Sur le champ contemporain de l'analyse de discours et sur la notion de « conditions de production », voir Séguin (1994).

7. Sur la dimension symbolique de la communication comme médiation, voir Quéré (1994) et Davallon (2002).

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

d'un état donné, à un moment donné, des rapports et des savoirs sociaux⁸. La commémoration, par sa dimension symbolique explicite, s'apparente pour nous au type de rituel que Mauss (1950) cherchait à décrire pour rendre compte du « fait social total » comme unité anthropologiquement pertinente.

Comment et pourquoi comparer deux commémorations et deux médias ?

Quand on parle de « comparaison », on pense souvent spontanément à la mise en relation de deux éléments supposés comparables, c'est-à-dire dotés de traits distinctifs homogènes. Mais en réalité, comparer ne peut pas se résumer à cela. Peirce, en logicien, l'expliquait en 1867 : toute comparaison présuppose un troisième terme, une médiation (1987). Il ne faudrait pas confondre la *mesure* de deux phénomènes (qui sont comparés sur la base d'une unité de mesure, ce qui rend nécessaire l'homogénéité des phénomènes, au moins en ce qui concerne les traits mesurés) avec leur *comparaison* (qui n'implique pas leur homogénéité, mais qui repose sur le repérage d'homologies structurelles⁹). Ainsi, comparer un corpus de cathédrales gothiques avec des textes de la scolastique peut apparaître étrange, mais c'est pourtant ce que fait Panofsky (2000) en mettant en évidence un troisième terme permettant de comprendre et de rendre explicite un lien entre ces deux corpus apparemment hétérogènes. Il s'agit de l'*habitus* (qui peut être l'équivalent de l'*interprétant* dans la sémiotique peircienne).

Il peut paraître évident que les discours tenus à la télévision et dans les expositions n'auraient rien à voir et ne pourraient donc pas être comparés. C'est souvent ce qui est spontanément affirmé lorsque nous avançons l'idée de cette comparaison : la télévision renverrait à l'actualité, au spectacle, à l'éphémère, les expositions, au patrimoine et aux savoirs stables. Selon nous, cette évidence relève d'une construction sociale inscrite dans les catégories des acteurs. Même si elle s'avérait juste du point de vue scientifique, cela ne réglerait pas pour autant la question de la signification de cette distinction qui n'a rien d'évident, sauf à présupposer une « naturalité », une « essence » immuable du fonctionnement des

8. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles le lien entre logique commémorative et logique télévisuelle a fait l'objet de recherches importantes. Voir notamment Dayan et Katz (1996 et 1999).

9. Sur les aspects méthodologiques de l'homologie en sciences humaines, voir Coster (1978). Sur la comparaison, l'analogie et l'homologie structurelle, ainsi que sur les aspects sémiotiques de ces démarches, voir Babou (à paraître).

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

médias. Une grande partie des travaux comparatifs en sciences humaines et sociales ne visent-ils pas à extraire nos catégorisations du sens commun qui les organise et à proposer de nouvelles bases de comparaison des phénomènes sociaux et culturels ? Prenant exemple sur Panofsky qui a mis en évidence qu'un *habitus* permettait d'organiser une comparaison entre des cathédrales et des textes, ou sur Foucault qui n'a eu de cesse d'interroger les matrices idéologiques ou institutionnelles permettant de comprendre les règles de formation des discours, nous cherchons depuis plusieurs années, par des comparaisons intermédiatiques, à faire émerger des règles de fonctionnement des médias comme espaces à la fois sociaux, langagiers, institutionnels et techniques.

Nous avons donc choisi de comparer le traitement d'un même thème, la radioactivité, par deux médias différents : la télévision et les expositions¹⁰. La radioactivité est en effet un thème qui se prête à de multiples discours, cadrages, thématisations, conflits de légitimité et débats entre des acteurs sociaux gravitant dans différentes sphères sociales (scientifiques, politiques, professionnels des médias, militants, acteurs de la culture scientifique et technique).

Dans ces deux dispositifs médiatiques, le thème de la radioactivité a fait l'objet d'un traitement sur le mode de la commémoration. Deux commémorations surviennent en effet à la même période : de 1996 à 1998, la télévision commémore le dixième anniversaire de la catastrophe de Tchernobyl, tandis que les musées et expositions accueillent les manifestations du centenaire de la découverte de la radioactivité. Nous allons profiter de cette concordance de dates pour mettre en évidence les effets de cadrage institutionnels, politiques et structurels du discours¹¹.

Avant tout, il faut souligner qu'en démarrant cette recherche, nous n'avions pas prévu l'importance commune, à la télévision et dans les expositions, des logiques de commémoration. Dans le cas de la radioactivité, cette dimension a émergé d'un corpus constitué en vue de comparer le traitement du thème dans les deux médias depuis les années 1950. Dans le cadre de ce travail comparatif, nous avons en effet entrepris d'élaborer un corpus d'émissions de télévision et d'expositions produites et diffusées

10. Ce travail s'inscrit dans un ensemble de travaux de recherche portant sur le traitement médiatique de plusieurs thèmes à dimension scientifique. Voir par exemple Le Marec (2003) et Le Marec et Babou (2004).

11. Dans le cas de cet article, nous ne nous attacherons pas à l'analyse des contenus proprement dits (figures, argumentation, représentations des thèmes) qui font l'objet d'un travail en cours.

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

en France. Les archives ont été collectées dans les centres de documentation spécialisés (l'Inathèque de France gère le dépôt légal de la télévision), ou bien institution par institution dans le cas des musées et des expositions. La période de collecte remonte le plus loin possible dans le temps : 1953 pour la plus ancienne émission de télévision sur la radioactivité et ouverture en 1946 du Département de physique nucléaire au Palais de la découverte, à Paris.

Le corpus expographique centré sur le thème de la radioactivité se compose de 27 expositions¹² présentées de 1946 à 2003. Ce corpus correspond à la totalité des expositions produites et ayant circulé en France, du moins sur la base des données disponibles. Nous n'avons pas comptabilisé les expos consacrées à la radioactivité qui étaient incluses dans des expositions traitant principalement d'autres thèmes. En effet, il s'agissait de ne pas confondre les situations dans lesquelles le visiteur s'attend à voir le thème traité, avec celles où il le découvre au hasard d'une visite. La moitié des expositions couvre la période 1995-1999, période qui correspond à la préparation et au déroulement des commémorations. La plupart des expositions produites durant cette période ont été présentées dans le cadre officiel de la commémoration du centenaire de la radioactivité, sous l'égide d'un Haut comité national du centenaire¹³. Le graphique qui suit présente la répartition diachronique des expositions et n'indique que les dates d'ouverture des expositions (qui comptent chacune pour une occurrence). Nombre d'entre elles ont itinéré ou ont pu être présentées durant des périodes variables, certaines restant ouvertes pendant plusieurs années.

12. Soulignons que certaines expositions ont disparu sans laisser la moindre trace, et que dans la majorité des cas on ne dispose que de traces très fragmentaires, le dépôt légal n'existant pas pour cette forme de production culturelle. On peut cependant travailler à partir des documents de programmation des expositions, de photographies de panneaux ou d'éléments d'expositions, des catalogues, de documents d'accompagnement (affiches, brochures, coupures de presse, etc.), de correspondances, bref d'un ensemble d'archives qui permettent d'obtenir des informations. Ces documents ont été collectés sur la base de catalogues professionnels, mais également en allant dans les établissements producteurs de ces expositions ainsi que dans les centres d'archives.

13. Un site Web garde la mémoire du programme des commémorations : <http://web.ccr.jussieu.fr/radioactivite/> (page consultée le 15.06.05).

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

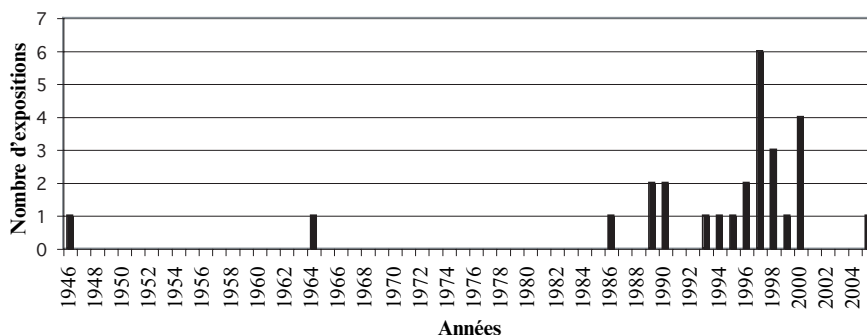


FIGURE 1
EXPOSITIONS PRÉSENTÉES SUR LE THÈME DE LA RADIOACTIVITÉ

À l'Inathèque de France, qui est l'institution chargée de patrimonialiser la production télévisuelle française sur la base du dépôt légal, on trouve 2 103 notices de journaux télévisés et 425 notices d'émissions de type magazine ou documentaire sur le thème de la radioactivité¹⁴. Par souci d'homogénéité et de comparabilité entre la télévision et les expositions, nous avons dissocié les journaux télévisés du reste du corpus. En effet, il s'agissait de comparer des productions médiatiques pour lesquelles l'engagement dans la pratique, du point de vue de la production, était proche : une exposition, un documentaire ou un magazine télévisé correspondent à un temps de travail et d'investigation qui n'est pas comparable à celui d'un sujet diffusé dans un journal télévisé. D'autre part, du point de vue de la réception, comme pour les expositions, on peut penser que la situation est très différente selon que l'on choisit de regarder une émission dont on sait qu'au moins une partie sera consacrée à la radioactivité ou que l'on découvre la présence de ce thème dans un journal télévisé.

Quantitativement, la production télévisuelle (journaux télévisés compris) est presque inexistante avant 1986, puis très importante cette

14. L'Inathèque de France dispose de bases de données informatisées quasi-exhaustives sur la production télévisuelle française de ses origines à nos jours : chaque émission y est décrite par une notice et peut être visionnée intégralement. À ce stade de la constitution du corpus, il reste un certain degré d'imprécision lié aux modalités d'indexation des émissions par les documentalistes, et surtout au fait qu'il est impossible de vérifier notice par notice, avant visionnement, le contenu de chaque émission.

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

année-là à cause de la catastrophe de Tchernobyl (voir graphique suivant). Elle reste soutenue par la suite avec un pic de 1996 à 1998, qui coïncide avec l'anniversaire des 10 ans de la catastrophe.

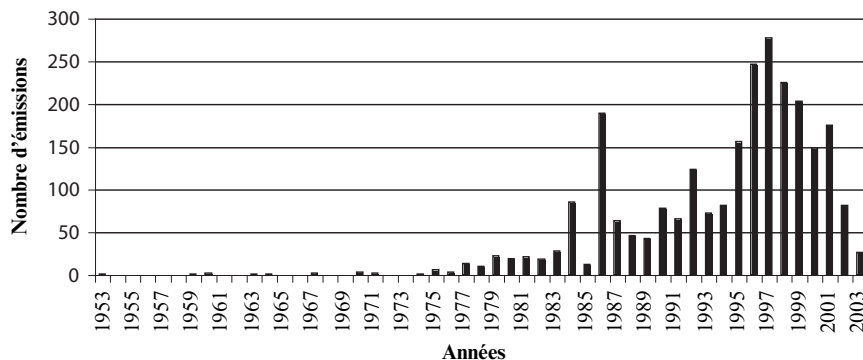


FIGURE 2
ÉMISSIONS DIFFUSÉES SUR LE THÈME DE LA RADIOACTIVITÉ

La répartition diachronique des corpus fait apparaître que la production se concentre chaque fois sur des périodes courtes : on se trouve dans les deux cas face à une production marquée par le travail de mémoire. La conjonction autour de l'année 1996 de ces deux anniversaires liés au nucléaire va cependant nous permettre d'observer une construction très différente du thème.

Dans la masse des émissions diffusées durant cette période, le centenaire de la radioactivité n'est cité que dans cinq émissions¹⁵, chaque fois de manière incidente¹⁶. Nous avons recherché les traces de la

15. *Du fer dans les épinards : le nucléaire c'est propre*, diffusé sur France 2 le 04.10.1997 à 13 h 09 (durée 02:02:11), *Plateau extérieur : les métiers du nucléaire* diffusé sur La Cinquième le 19.11.1997 à 13:39:35 (durée 00:01:14), *Les surprises de la matière* diffusé sur La Cinquième le 28.04.1998 à 14 h 34 (durée 00:51:52), *Exposition : les rayons de la vie* diffusé sur La Cinquième le 29.09.1998 à 13 h 28 (durée 00 :02 :00), *Brève : Les rayons de la vie*, diffusé sur La Cinquième le 20.02.1999 à 15 h 54 (durée 00:01:56).

16. Dans l'émission *Le nucléaire c'est propre* animée par Christophe Dechavanne, la seule à être diffusée par une chaîne importante à une heure de grande écoute, l'un des invités était Georges Charpak, prix Nobel de physique et coprésident du Haut comité national pour le centenaire de la radioactivité. C'est lui qui prend l'initiative de signaler l'existence de cette manifestation et de montrer à l'écran une brochure publiée à cette occasion, comme s'il profitait à la marge de son invitation dans l'émission.

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

commémoration du centenaire dans les journaux télévisés : elles sont inexistantes. En dépit d'une campagne officielle ayant mobilisé des ministres, des prix Nobel et des institutions scientifiques majeures, les actions du Haut comité national ne semblent pas avoir été relayées. Cela signifie qu'aucun journaliste n'a choisi de traiter d'un événement pourtant promu par l'État et les scientifiques.

Symétriquement, aucune institution de culture scientifique et technique n'a produit après 1986 d'exposition sur l'accident de Tchernobyl¹⁷. L'accident n'est traité que dans le cadre de deux expositions réalisées en 1998 par l'IPSN (Institut de protection et de sûreté nucléaire). L'une d'entre elles (*Le nucléaire sous haute surveillance*) n'y consacre qu'un panneau, l'autre (*L'accident de Tchernobyl, la maîtrise du risque nucléaire*) aborde le thème. Ces deux expositions n'ont pas été réalisées dans le cadre du centenaire et ne font pas partie des expositions citées par les documents officiels présentant la commémoration.

Autour du thème de la radioactivité, il apparaît donc que la télévision et le monde muséal se comportent de manière différente, même s'ils privilégient tous deux une logique commémorative.

Des formes de communication sociale spécifiques

Les formes de communication sociale mobilisées sont différentes. Nous allons voir que l'exposition apparaît comme un support privilégié de la communication scientifique publique, inscrite dans l'action de l'État et liée à d'autres formes de la communication des scientifiques : colloques et conférences. La télévision s'intéresse prioritairement aux problèmes liés au volet industriel du nucléaire, aux conséquences de la catastrophe sur les populations et au débat politique et social qui a succédé au choc de l'accident. Les deux formes de communication mobilisées (communication scientifique publique et débat sur les problèmes sociaux) ne sont pas spécifiques à chacun des médias au sens où la télévision ne pourrait par nature que convoquer la forme du débat tandis que l'exposition ne serait par nature qu'un relais de la parole institutionnelle. Il s'agit d'un état sans doute temporaire de la construction historique et sociale du statut

17. Citons cependant l'exposition *Ce qui arrive*, présentée à la fondation Cartier pour l'art contemporain en 2003, dont le commissaire était Paul Virilio. Ce n'est pas Tchernobyl qui est traité spécifiquement, mais un ensemble de catastrophes, qu'elles soient technologiques, militaires, écologiques, industrielles ou naturelles. Voir Chaumier (2003).

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

de chacun de ces deux médias¹⁸. Il se peut d'autre part que la logique de commémoration accentue, parfois jusqu'à la caricature, des tendances propres à chaque média : le musée de science comme lieu historique d'expression d'une parole institutionnelle et la télévision comme espace de débat lié à des événements.

Associées à cette différence dans les formes de la communication, on constate des constructions de la réalité spécifiques pour les deux médias. On va voir en effet que le thème de la radioactivité correspond, du point de vue des expositions, à la physique comme discipline scientifique inscrite dans l'histoire des sciences et des « grands hommes », alors que pour la télévision la radioactivité correspond à l'industrie du nucléaire¹⁹.

*La commémoration du centenaire :
un cadrage institutionnel des discours expographiques*

La commémoration du centenaire de la radioactivité est une opération de communication publique. Si l'État et les instances politiques régionales n'apparaissent jamais explicitement comme énonciateurs présents dans le discours expographique proprement dit, ils suscitent entièrement sa production. Ils signalent leur place dans les documents d'accompagnement nombreux qui présentent les expositions réalisées dans le cadre de la commémoration, sur l'ensemble du territoire national. C'est pourquoi on ne peut se contenter, pour analyser le fonctionnement expographique, de décrire uniquement les expositions comme des objets empiriques limités à un espace visitable et à un discours interprétable dans cet espace : le principal acteur en est absent, son pouvoir tenant précisément à sa capacité à s'abstraire du discours qu'il a pourtant suscité. D'une certaine manière, ce retrait de l'instigateur du discours fait apparaître ce dernier comme allant de soi, se soutenant de sa seule évidence. L'absence de l'État comme énonciateur au sein de l'exposition va de pair avec l'existence d'autres dispositifs, extérieurs au discours expographique, qui manifestent le lien entre l'État et la physique comme discipline : François Mitterrand inaugure le transfert des cendres de Marie Curie au Panthéon, Jacques

18. On observe en effet des évolutions importantes dans les modalités énonciatives du discours télévisuel à propos de sciences lorsque l'on prend des empan temporels suffisants (Babou, 2004).

19. Métaphoriquement, cette tension n'est pas sans affinité, du point de vue de l'analyse des processus de connaissance, avec l'opposition entre les conceptions internalistes (histoire et philosophie des sciences) et externalistes (sociologie et anthropologie des sciences).

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

Chirac prononce un discours à l'Assemblée nationale et un Haut comité du centenaire est créé. Les divers comités d'organisation se composent presque exclusivement de personnalités scientifiques issues du monde de la physique ou d'hommes politiques. La présence d'un unique philosophe, Michel Serre, n'en paraît que plus anecdotique et ce qu'on appelle habituellement « la société civile » n'apparaît pas : la légitimité de la *big science*, de la physique comme science d'État, est affirmée avec éclat à travers ses institutions, ses prix Nobel et son histoire prestigieuse. Parmi les cinq rubriques du programme officiel du centenaire (commémorations, expositions, colloques scientifiques, actions pédagogiques, médias), les expositions, colloques et conférences (rebaptisées « actions pédagogiques ») sont majoritaires. Ce sont là les modes classiques d'intervention des scientifiques dans l'espace public.

Les expositions ne constituent pas des productions autonomes : même si la plupart d'entre elles sont produites par une institution spécifique (Muséum, Société française d'énergie nucléaire, Palais de la découverte, etc.), les opérations de communication qui désignent leur existence dans l'espace public les renvoient non plus aux musées proprement dits, mais au parrainage politique et scientifique de l'ensemble des manifestations. Dans le dossier de presse du centenaire, les expositions sont soigneusement encadrées par un discours général sur l'ensemble des manifestations. Par ailleurs, elles circulent dans des versions itinérantes, parfois adaptées à des contextes locaux, et sont systématiquement replacées dans une stratégie de communication qui intègre d'autres supports.

À l'échelle régionale, ce sont encore les autorités politiques et scientifiques qui annoncent et présentent les manifestations. À Marseille, l'annonce dans la presse de trois expositions présentées dans des lieux différents les associe en une seule manifestation. En effet, ce ne sont pas les concepteurs proprement dits de l'exposition (Commissariat à l'énergie atomique et Cité des sciences et de l'industrie) qui prennent en charge la publicité de leurs expositions dans le cadre de cette commémoration, mais les instances politiques et scientifiques représentées dans un Comité régional²⁰.

Un autre indice montre que les expositions sur la radioactivité ne sont décidément pas des productions autonomes, ni du point de vue de leurs conditions de production ni du point de vue des formes du discours. Elles

20. Un supplément aux quotidiens marseillais est édité par le conseil général des Bouches du Rhône avec le parrainage du comité provençal du centenaire de la radioactivité. L'éditorial est signé par le président du conseil général des Bouches du Rhône.

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

sont en effet déclinées selon plusieurs supports de communication souvent destinés aux publics scolaires. Par exemple, l'exposition *Quand les atomes rayonnent* du Palais de la découverte donne lieu à la publication d'une plaquette intitulée *Radioactivité* reprenant la structure et l'iconographie de l'exposition, qui a été adressée à tous les lycées de France et traduite en plusieurs langues.

Cette forte connexion entre exposition scientifique, communauté des chercheurs et implication de l'État ne peut pas être considérée comme une caractéristique par essence de l'exposition muséale : elle est fortement liée au thème du nucléaire. On ne retrouve pas cet « assujettissement » de l'exposition au discours scientifique pour d'autres thématiques comme la génétique ou le cerveau, même si, reconnaissons-le, nous avons constaté dans nos travaux que l'exposition est généralement un média beaucoup plus lié que la télévision aux formes institutionnelles de la communication scientifique.

Le recours à la production audiovisuelle institutionnelle

Les productions qui apparaissent dans la rubrique « médias » du programme des manifestations pour les trois années de la commémoration se résument à la diffusion d'un film documentaire (*Surprises de la matière*, réalisé par La Cinquième et CNRS Audiovisuel), d'une émission radio sur France Culture, d'un hors série du magazine de vulgarisation *Pour la science* et d'une séance de cinéma organisée au Palais de la découverte (*Allô la terre*, réalisé entre autres par la Cité des sciences et de l'industrie et CNRS Audiovisuel)²¹. Cette faible présence est un autre indice de la distance entre les médias audiovisuels destinés au grand public et les acteurs de la commémoration du centenaire. Il corrobore ce que montre le corpus télévisuel, où le thème du centenaire n'est quasiment pas traité.

L'analyse des étapes d'une autre production audiovisuelle liée au centenaire va illustrer dans le détail les effets de cadrage qui débordent parfois du domaine des expositions : cela permettra de montrer comment, dans un tel contexte, ce ne sont pas les caractéristiques techniques d'un support médiatique (l'exposition ou le film) qui surdéterminent le type de discours tenu sur un événement. Ce qui compte ici, c'est en effet la mobilisation d'un réseau d'acteurs interne au champ scientifique et institutionnel. René Bimbot, président du Comité exécutif du centenaire,

21. Les deux films cités ont également été diffusés à la télévision, sur La Cinquième, qui est une chaîne publique à vocation éducative.

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

a fait réaliser à l'occasion du centenaire une cassette vidéo par le service de production audiovisuelle de l'École normale supérieure de Fontenay/Saint-Cloud : *Histoire d'Alice, l'accélérateur d'ions lourds* (coproduction ENS de Fontenay Saint-Cloud, Institut de physique nucléaire Orsay). René Bimbot, directeur de l'IPN, est un ancien élève de cette grande école et il a le soutien, dans sa démarche, de l'Association de sauvegarde des appareils de physique et de la Direction des Enseignements supérieurs. Cette vidéo, basée sur un scénario proposé par René Bimbot, décrit l'histoire d'Alice, qui est l'un des équipements du centre de recherche qu'il dirige. L'enjeu est de profiter du centenaire pour sauvegarder la mémoire d'un grand instrument scientifique après son démantèlement et son remplacement par un outil plus moderne, le GANIL. Alice est ainsi l'objet d'un processus de patrimonialisation scientifique cohérent avec l'accent mis sur l'histoire des sciences dans toutes les manifestations du centenaire. Le film, y compris de nombreux témoignages et images d'archives, explique ainsi qu'Alice est née d'une proposition d'Irène Joliot-Curie en 1955 et que « cette machine a permis à la France de prendre une place de premier plan en physique des ions lourds ». Toute la correspondance écrite recueillie, qui cadre la réalisation du film, insiste sur la place prépondérante d'Alice dans la compétition internationale en physique nucléaire. L'accélérateur d'ions lourds a été classé monument historique en 1987 et il est exposé sur le campus de l'université d'Orsay.

Ce que l'exemple de la réalisation du film sur Alice montre, c'est la proximité entre un secteur de la production audiovisuelle institutionnelle et un scientifique impliqué dans une démarche de patrimonialisation, accompagné par de nombreuses instances institutionnelles politiques et scientifiques.

Plus généralement, l'ensemble de l'analyse du corpus montre que la communauté des physiciens prend en charge non seulement sa propre communication scientifique publique, mais aussi l'élaboration de son histoire et sa patrimonialisation. Les expositions du centenaire sont souvent présentées dans les lieux historiques de la physique nucléaire, qui sont également des sites actuels de la muséologie scientifique (Muséum national d'histoire naturelle où Becquerel découvrit les rayonnements, Musée Curie, Musée de Châtillon Coligny où vécurent les Becquerel). Les objets du patrimoine y sont présentés : les premiers appareils de laboratoire de Becquerel et des Curie, des échantillons de minéraux historiques, des documents d'archives. Le Palais de la découverte est lui-même un lieu historique de la prise en charge par les grandes figures de la physique nucléaire, de la vulgarisation de leur discipline. Le Musée Curie d'histoire

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

des sciences est dédié à la conservation du patrimoine originel de la discipline. De son côté, le Palais de la découverte appartient à une génération de lieux de culture scientifique et technique entièrement destinés à la vulgarisation et ne disposant pas de fonds patrimonial²². Ces deux institutions aux missions profondément différentes se retrouvent actrices de la construction d'un discours qui dépasse leurs limites propres. Dans ce discours, c'est la légitimité de la science qui est doublement affirmée, tant dans la conservation et la monstration rituelle d'objets fondateurs que dans la transmission des savoirs de base.

On peut donc faire un lien entre les formes de la communication politique et scientifique à l'occasion du Centenaire et la construction du thème de la radioactivité. Cette construction repose sur une articulation directe entre une histoire des sciences et la didactique. Ces deux disciplines, classiquement internalistes, ont toutes deux un lien privilégié à l'espace muséal, comme lieu de patrimonialisation dans le cas de l'histoire des sciences et comme lieu de transmission des savoirs produits par les scientifiques dans le cas de la didactique, qui a fortement marqué la muséologie des sciences.

On va voir maintenant que la construction du thème de la radioactivité par la télévision est bien différente.

L'anniversaire de la catastrophe de Tchernobyl à la télévision : un cadrage autoréférentiel

Avec la télévision, on n'a affaire ni aux mêmes formes de communication ni au même type de construction du thème que dans le cas des expositions du centenaire. L'audiovisuel n'est plus sous tutelle de l'État depuis bien longtemps, ce qui explique qu'on ne trouve pas trace d'une impulsion institutionnelle qui déterminerait les thèmes abordés par ce média. Bien entendu, cela ne veut pas dire qu'il y aurait d'un côté l'exposition qui serait un simple relais d'une commande institutionnelle et de la communication scientifique publique, et de l'autre côté un espace libéré de toute contrainte. Il se trouve en revanche que dans le cas du nucléaire, il y a un tel poids de la puissance publique que par comparaison, la télévision ne peut apparaître que plus distante de l'univers des scientifiques et de celui de l'État. L'examen du discours télévisuel à propos de science au cours de l'histoire contemporaine montre que cette caractéristique ne relève pas

22. Notons que le Département de physique nucléaire a été une des sections majeures du Palais dès sa fondation.

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

d'une « essence » de ce média. En effet, cette distance relative a été l'objet d'évolutions inscrites dans divers cadres sociologiques à la fois internes au média (sociologie des journalistes) et externes à son fonctionnement (rapports de légitimation entre science et télévision, actions de la tutelle : Babou, 2004). En outre, les contraintes spécifiques de la télévision sont sans doute aussi fortes, même si elles sont différentes, que celles des musées, le lien à l'événementialité et les impératifs d'audience y structurant fortement la production des discours.

Parmi l'ensemble des thématiques abordées par les émissions de télévision portant sur le thème de la radioactivité, près de 20 % concernent Tchernobyl (482 émissions diffusées). La catastrophe est traitée massivement par le journal télévisé : 429 sujets diffusés, dont 155 en 1986.

En 1996 et 1997, le journal télévisé commémore l'anniversaire de Tchernobyl (87 sujets diffusés), mais on constate également une croissance du traitement du thème de la radioactivité dans la production (magazines et documentaires), avec 18 émissions qui constituent 34 % de l'ensemble des émissions sur la radioactivité. Comme pour n'importe quel autre thème, la télévision ne se comporte pas de manière uniforme : les dix ans de la catastrophe sont principalement évoqués par les deux chaînes publiques (France 2 et France 3) qui représentent 82 % du traitement de ce thème. On retrouve ici, sur le plan strictement quantitatif, une constante des analyses du discours télévisuel qui font état de politiques éditoriales différenciées (les « discours de chaînes » ou les « modes de médiation ») au sein du flux télévisuel. Nous n'insisterons donc pas sur cette caractéristique générale maintenant bien connue des analyses de télévision (Cheveigné, 2000).

Parmi l'ensemble des thématiques présentées par la télévision (explication du phénomène, problème des déchets, conséquences des accidents, fonctionnement des centrales, politique militaire, enjeux écologiques, législation), Tchernobyl occupe une place très importante. L'anniversaire est d'ailleurs régulièrement rappelé en dehors de la décennie : on évoque ainsi les 9 ans, les 10 ans, les 13 ans, etc., de Tchernobyl. Quand la télévision aborde le thème de la radioactivité, c'est la catastrophe de Tchernobyl, ses suites et sa mémoire qui structurent le flux de diffusion.

Contrairement à ce qu'on observe dans les expositions, le cadrage n'est pas institutionnel. Il serait plutôt lié à un processus autoréférentiel : la commémoration de l'événement s'accompagne de celle de son traitement médiatique. Dans l'ensemble du corpus télévisuel consacré à la radioactivité, on constate une présence régulière de l'autoréférence. La

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

modalité d'autoréférence la plus classique est le recours à des images d'archives télévisuelles qui peuvent être commentées ou recontextualisées. Par exemple, dans *L'aube : terminus des déchets radioactifs à vie courte* (diffusée sur M6 en 1996), après une brève introduction, c'est une émission ancienne qui est utilisée pour démontrer les progrès dans le stockage des déchets nucléaires. Le commentaire requalifie les images d'un ancien reportage consacré à La Hague en proposant au spectateur un mode de réception critique afin de valoriser le reportage consacré aux techniques contemporaines de stockage : « Près de vingt ans après, ce petit film n'est pas de nature à nous rassurer. C'est vrai qu'il correspond à une autre époque [...] » (en commentaire *off* sur la fin de la citation). Une autre modalité consiste à présupposer une fidélité telle du spectateur à l'émission que la référence à une ou à des émissions précédentes peut être purement verbale et être considérée comme allant de soi :

Présentateur sur le plateau : « Thalassa suit depuis plusieurs mois l'affaire des rejets en mer de l'usine de La Hague. Il semble bien que la polémique continue. »

Journaliste en plateau : « On a parlé tout l'été de la polémique qui oppose Greenpeace à la Cogema [...] »

Présentateur (à la fin de l'émission) : « Bien sûr c'est un dossier que nous allons continuer à suivre. »

Ces deux premières modalités d'autoréférence se situent en début d'émission, ce qui constitue une forme assez fréquente d'introduction des thématiques scientifiques par la télévision. Nos recherches précédentes ont montré qu'on trouve ce type d'introduction de manière tout aussi régulière, à partir des années 1990, dans d'autres corpus de discours télévisuels à propos de science (Babou, 2004). Chaque fois, ce qui est présupposé, c'est l'existence implicite et nécessaire d'une culture médiatique commune permettant un passage fluide de l'univers du spectateur vers celui de la science, et légitimant la position du média lui-même sur le terrain de l'explication causale des phénomènes, explication habituellement réservée aux scientifiques. Cette logique autoréférentielle est radicalisée dans le cadre des commémorations comme celles de la catastrophe de Tchernobyl. En effet, on observe une troisième modalité autoréférentielle dans plusieurs des émissions qui lui sont consacrées : ce qui est avant tout commémoré, c'est le traitement médiatique de l'événement. Ce traitement médiatique est doublement marqué sur France 2, dans deux éditions d'*Envoyé spécial* : il prend tout d'abord la forme de la présentation d'un corpus des séquences marquantes des journaux télévisés internationaux de la semaine de la catastrophe (en 1986). On trouve également

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

cette « revue de presse » rétrospective dans *Envoyé spécial : Tchernobyl, 9 ans après* diffusée le 25 mai 1995. L'autoréférence se matérialise ensuite par une anthologie des reportages consacrés par *Envoyé spécial* aux conséquences de la catastrophe. Un *best of* explicitement nommé ainsi par le présentateur est en effet diffusé en 1996 (*Envoyé spécial : Tchernobyl, 10 ans après* diffusé le 25 mai 1996). Comme l'émission de l'année précédente, il présente très largement les conséquences humaines, médicales et sociales de la catastrophe sur les populations à l'exclusion de tout commentaire scientifique sur le phénomène physique de la radioactivité, et de toute référence à la parole des scientifiques.

Ce processus d'autoréférence était déjà présent lors de la commémoration de la conquête de la Lune (Chervin, 1997) : à cette époque, il s'agissait pour France 2 d'évoquer la mémoire d'un événement médiatique partagé par la planète entière, à savoir non pas la conquête de la Lune mais la retransmission en direct de cet événement dont les images se sont affichées sur presque tous les écrans de télévision du monde²³.

Ce que la télévision semble exprimer, par la mobilisation rétrospective de sa propre production et l'affirmation d'un suivi des événements, c'est sa légitimité à constituer une culture commune (« nous l'avons vu ensemble, souvenez-vous »). Mais c'est aussi la volonté de constituer un domaine de compétences autonomes dans un contexte dans lequel les puissances publiques ont montré leurs limites et ont même menti au public (les reportages dénoncent souvent les erreurs d'appréciation qui auraient conduit le gouvernement à minorer les problèmes posés par le nucléaire, attitude qui a culminé dans la négation des risques liés à la propagation du nuage radioactif de Tchernobyl supposé ne pas traverser les frontières²⁴). Il y a en effet bien peu de domaines dans lesquels la télévision peut rivaliser, sur le terrain du savoir, avec les institutions scientifiques. C'est donc dans un domaine où l'expertise a montré ses limites que la télévision peut prendre position et s'affirmer comme producteur d'un « savoir » et d'une mémoire attestée. On voit là à quel point on se tromperait si l'on décrivait la fonction des médias, dans leurs rapports à la science, à l'aide du modèle d'une transmission (correcte ou incorrecte) d'un savoir qui lui serait extérieur.

23. Le discours des autres chaînes de télévision était cependant différent, avec en particulier l'évocation du bilan de la conquête spatiale sur TF1.

24. Cette idée d'un nuage qui n'aurait pas traversé les frontières est bien évidemment issue du discours médiatique. La controverse a été vive à l'époque et encore aujourd'hui entre certains acteurs comme les écologistes et le Service central de protection contre les rayons ionisants dirigé par le professeur Pellerin.

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

* *
* *

La commémoration opère comme une manière d'accentuer les modes de légitimation propres à chaque média. À l'occasion de la commémoration du centenaire, les liens entre l'exposition, les formes de la communication scientifique publique et l'implication de l'État sont soulignés avec force. Il en est de même pour les commémorations télévisuelles de Tchernobyl, où est radicalisé le caractère autoréférentiel du discours. Tout se passe comme si, dans les deux cas, le média « utilisait » la commémoration pour faire fonctionner son mode de légitimation privilégié, le mettre à l'épreuve, le rendre visible à tous comme mode d'emploi. On observe ainsi, dans le cas des expositions, le recours au musée comme instance de patrimonialisation à l'occasion de la commémoration du centenaire de la radioactivité.

Afin d'aller au-delà des résultats tirés de l'analyse du corpus, nous proposons deux pistes d'interprétation concernant la démarche comparative : la question de la construction de la référence par les médias et celle du débat public pris à l'échelle du champ médiatique.

En ce qui concerne la construction de la référence, on observe que pour la télévision comme pour les musées, c'est un rapport d'indicialité qui est mobilisé pour donner une signification symbolique à l'événement. Dans l'exposition, celui-ci est rendu présent par l'exhibition des traces matérielles qui nous rattachent encore à lui. De son côté, la télévision mobilise également un rapport d'indicialité avec ses propres archives qui montrent des émissions tournées lors de la catastrophe : ce sont les bribes d'un autre réel, d'une autre référence à la radioactivité que la télévision détache de son propre passé. Dans les deux cas, il ne peut y avoir construction symbolique de l'événement que si des indices matériels attestent de la réalité du passé et sont déplacés et montrés dans l'espace public²⁵. Ce fonctionnement commun des composantes sémiotiques et sociologiques d'un événement révèle une même conception des rapports entre savoir et progrès. La commémoration permet à chacun des deux médias de mesurer un écart avec le passé qui met en valeur la flèche du progrès dans la connaissance : l'hommage au passé peut ainsi s'interpréter comme une mise en évidence du chemin parcouru.

25. Le fait que la dimension symbolique de la signification s'établit sur la base d'indices est prévue par la théorie sémiotique de Peirce et trouve ici une confirmation empirique par l'analyse des discours médiatiques (Peirce, 1978).

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

Concernant le débat public et ses enjeux politiques, il est frappant de constater qu'il n'y a eu, durant plusieurs années, presque aucun point de rencontre thématique entre les deux commémorations. Ce constat a des conséquences sur la manière de lier débat public et médias. Deux conceptions classiques de l'analyse du débat public dans les médias coexistent. Il est tout d'abord possible d'analyser le débat public en observant son fonctionnement à l'intérieur d'un champ médiatique donné : soit la télévision, soit la presse, soit les expositions, etc. Il est également possible de l'appréhender en supposant un espace médiatique homogène : l'« arène » médiatique est une notion fréquemment convoquée par certains sociologues et historiens. Dans les deux cas, ces approches risquent d'échouer à rendre compte d'un ensemble de positions dans un champ, positions qui peuvent s'ignorer les unes les autres, fonctionner en coprésence ou entrer en concurrence dans la manière de construire le rapport au réel, de proposer une place au public et d'incarner les identités et valeurs des institutions mises en présence. Les médias opèrent des cadrages : ils sélectionnent un certain nombre d'objets, d'acteurs, d'arguments et de discours parmi ceux qui sont présents dans le champ social et les inscrivent dans un processus de légitimation, de hiérarchisation, de désignation. Le travail comparatif mené sur des corpus médiatiques distincts fait alors apparaître, par différence, ce que chaque média occulte, ce qu'il filtre, ce qu'il ne permet pas de dire ni de montrer, en plus de faire voir quels sont les acteurs évacués du débat. Il nous paraît essentiel de réfléchir aux cadrages qui opèrent dans ces dispositifs, ou en amont, pour comprendre le fonctionnement de ce qu'on appelle « débat » dans le contexte des relations entre science et société. Le débat est trop souvent associé à son instrumentalisation et aux techniques de communication développées à l'intérieur de tel ou tel champ professionnel (consultation des publics dans les musées, mise en scène du débat sur les plateaux télévisés, consultations et débats délibératifs sur des thèmes comme les OGM ou l'environnement). Ce que nous défendons dans le cadre de notre analyse comparative, c'est que l'on puisse conceptualiser la notion de débat de manière bien différente. Au-delà du phénomène d'interaction des acteurs en coprésence, dans un dispositif donné et dans le cadre d'une sociologie du sujet intentionnel, on se trouve face à un ensemble de représentations, de positions qui ne se confrontent pas directement ni intentionnellement dans le « face-à-face ». Elles se répartissent (voire disparaissent) dans un espace social et discursif plus large, qui n'est pas entièrement déterminé ou instrumentalisé par l'intentionnalité des acteurs sociaux.

CADRAGES MÉDIATIQUES ET LOGIQUES COMMÉMORATIVES DU DISCOURS

Références bibliographiques

- BABOU, Igor (2004), *Le cerveau vu par la télévision*, Paris, Presses universitaires de France.
- BABOU, Igor (à paraître), « Comparer, catégoriser, faire sens : l'analogie, des figures du discours aux discours à propos des figures », dans Anne-Françoise SCHMID (dir.), *La métaphore et l'analogie en régime interdisciplinaire*, Paris, Éditions Petra. (Coll. « Acta Stoica ».)
- BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard.
- CAHIERS S.T.S (1984), *Indisciplines*, n° 1.
- CHAUMIER, Serge, et Joëlle LE MAREC (2003), « L'obscénité au nom de l'art », *Cassandra*, n° 53 (juin).
- CHERVIN, Jacqueline (1997), « Est-ce que vous avez la bonne image sur votre écran ? », *Hermès*, n° 21, p. 67-77.
- DAVALLON, Jean (1992), « Le musée est-il vraiment un média ? », *Public et musée*, n° 2.
- DAVALLON, Jean (2002), *L'exposition à l'œuvre*, Paris, l'Harmattan.
- DAYAN, Daniel, et Elihu KATZ (1996), *La télévision cérémonielle*, Paris, Presses universitaires de France.
- DAYAN, Daniel, et Elihu KATZ (1999), « Commémoration et télévision », *Médiatiques*, n° 17.
- DE CHEVEIGNÉ, Suzanne (2000), *L'environnement dans les journaux télévisés. Médiateurs et visions du monde*, Paris, CNRS Communication.
- DE COSTER, Michel (1978), *L'analogie en sciences humaines*, Paris, Presses universitaires de France.
- FOUCAULT, Michel (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel (1971), *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- FOUQUIER, Eric, et Eliseo VÉRON (1986), *Les spectacles scientifiques télévisés*, Paris, La Documentation Française.
- JEANNERET, Yves (1994), *Écrire la science*, Paris, Presses universitaires de France.
- LE MAREC, Joëlle (1996), « Le visiteur en représentations ». Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Saint-Étienne, Université Jean Monnet.
- LE MAREC Joëlle, et Igor BABOU (dir.) (2004), *Actes du colloque Sciences, médias et société*, tenu à Lyon du 15 au 17 juin 2004, Lyon, ENS Lettres et Sciences humaines. Publication électronique disponible à l'adresse suivante : <http://sciences-medias.ens-lsh.fr>
- LE MAREC, Joëlle (dir.) (2003), *Communication & Langages*, « Sciences, médias et société », n° 138.
- MAUSS, Marcel (1950), *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- MOIRAND, Sophie (2005), « De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse de discours ? », dans Joëlle LE MAREC et Igor BABOU (dir.), *Actes du colloque Sciences, médias et société*, tenu à Lyon du 15 au 17 juin 2004, Lyon, ENS Lettres et Sciences humaines, p. 71-99. Publication électronique disponible à l'adresse suivante : <http://sciences-medias.ens-lsh.fr>

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

- MOSCOVICI, Serge (1961), *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, Presses universitaires de France.
- PANOFSKY, Erwin ([1967] 2000), *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Éditions de Minuit.
- PEIRCE, Charles S. (1978), *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil.
- PEIRCE, Charles S. (1987/1867), *Textes fondamentaux de sémiotique*, Paris, Méridiens Klincksieck ; *Proceeding of the American Academy of Arts and Science*, vol. 7 (mai), p. 287-298.
- QUÉRÉ, Louis (1994), *Les miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier Montaigne.
- SÉGUIN, Ève (1994), « Unité et pluralité de l'analyse de discours », *Langage et société*, n° 69.
- VÉRON, Éliseo (1981), *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Miles Island*, Paris, Éditions de Minuit.
- VÉRON, Éliseo (1983), « Il est là, je le vois, il me parle », *Communications*, n°38, p. 88-120.
- VÉRON, Éliseo (1984), « Quand lire, c'est faire : l'énonciation dans le discours de la presse écrite », dans *Sémiotique II*, Paris, IREP, p. 33-56.
- VÉRON, Éliseo (1987), *La sémosis sociale. Fragments d'une théorie de la discursivité*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.
- VÉRON, Éliseo, et Martine LEVASSEUR (1983), *Ethnographie de l'exposition*, Paris, Bibliothèque publique d'Information, Centre Georges Pompidou.
- VÉRON, Éliseo, et Sophie FISHER (1986), « Théorie de l'énonciation et discours sociaux », *Études de lettres*, n° 4, p. 71-92

RÉSUMÉ

Comment deux médias aussi différents que l'exposition et la télévision traitent-ils d'une même thématique scientifique, la radioactivité ? Des effets de cadres (idéologiques, institutionnels, structurels) organisent-ils des représentations différentes de cette thématique ? Pour répondre à ces questions, nous avons mis en œuvre une analyse comparative, en profitant de la conjonction de deux commémorations liées au thème de la radioactivité, avec le dixième anniversaire de la catastrophe de Tchernobyl et le centième anniversaire de la découverte de la radioactivité. Ces deux événements définissent en effet, de 1995 à 1999, le positionnement respectif des deux médias par rapport au thème. Tout se passe comme si, dans les deux cas, le média « utilisait » la commémoration pour faire fonctionner son mode de légitimation privilégié, le mettre à l'épreuve, le rendre visible à tous comme mode d'emploi. Cette analyse montre à quel point le traitement médiatique d'un même thème dépend de conceptions du rapport entre sciences, médias et société qui ne vont pas de soi et qu'il s'agit ici de décrire avec précision et sur des bases empiriques. Les résultats de cette étude, encore partiels, nous engagent sur la piste d'un renouvellement des réflexions sur les méthodologies comparatives ainsi que sur les formes et enjeux du débat public.

How do two media as different as an exhibition and television treat the same scientific theme of radioactivity ? Do the effects of frames (ideological, institutional, structural) organize the different representations of the theme? To answer these questions, we have mobilized a comparative analysis which profits from the conjuncture of two commemorations which are linked to the theme of radioactivity: the tenth anniversary of the Chernobyl disaster and the 100th anniversary of the discovery of radioactivity. Everything appears as if, in both cases, the medium «uses» the commemoration to make its privileged mode of legitimization work, to put it to the test, and to make it visible for all as a set of directives. This analysis shows the extent to which the media treatment of the same theme depends on conceptions of the relationship between science, media, and society which are not self-evident and which are described with precision and on empirical bases herein.

El artículo comienza con una interrogación en el sentido de saber ¿Cómo es posible que dos medios de comunicación tan diferentes como son la exposición y la televisión traten el mismo tema científico, es decir, la radioactividad ? Los efectos de los marcos [ideológicos, institucionales, estructurales] ¿organizan representaciones diferentes de esta temática ? Para responder a estas preguntas, se realizó un análisis comparativo, aprovechando la conjunción de dos conmemoraciones relacionadas con el tema de la radioactividad, con el décimo aniversario de la catástrofe de Tchernobyl y el centésimo aniversario del

JOËLLE LE MAREC ET IGOR BABOU

descubrimiento de la radioactividad. Todo se presenta como si en los dos casos, los medios de comunicación « utilizaran » la conmemoración para hacer funcionar su modo de legitimación privilegiado, ponerlo a prueba, y hacerlo visible a todos como modo de empleo. El análisis realizado en este estudio demuestra hasta qué punto el tratamiento, por parte de los medios de comunicación, del mismo tema depende de las concepciones de la relación entre ciencias, medios de comunicación y sociedad, las cuales no son evidentes, pero que en este estudio trata de describirse de manera precisa y con bases empíricas.